

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 17 septembre 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

LA Situation en Chine

La plupart des correspondants envoyés en Chine par les grands journaux européens fournissent des renseignements peu satisfaisants sur ce qui se passe dans la Céléste République.

Les Chinois aux idées avancées courent bien leurs tresses, adoptent une coiffure et un vêtement européens; mais les âmes restent sensiblement identiques à ce qu'elles étaient sous l'ancien régime.

On connaît la situation respectivement de Yuan Chi Kai, président de la République, et de Sun Yat Sen, le théoricien du mouvement révolutionnaire.

Mais ce n'est point assez que la République se montre impuissante à détruire les abus; elle a aggravé d'anciennes plaies nationales. Le brigandage a toujours été florissant en Chine. Il a pris récemment une extension redoutable.

de feu à leur profit comme ils l'avaient fait précédemment à la gloire du nouveau régime.

Guillaume II en Suisse

L'Empereur et le général Pau

Zurich, 5 septembre.

Si je vous disais qu'il tombait encore - comme par hasard - une pluie battante et que l'admirable décor des montagnes était noyé sous la brume, quand nous sommes repartis pour le terrain des manœuvres, vous n'en seriez sans doute qu'à moitié surpris; si je vous avais qu'il fallait beaucoup de bonne volonté et une science militaire que je ne possède pas pour comprendre quelque chose aux mouvements de troupes qui se sont développés ce matin sous nos yeux, vous trouveriez peut-être que mon compte rendu manque d'intérêt; si j'ajoutais que le Kaiser portait, comme hier, un uniforme sombre et passablement disgracieux et qu'il suivait avec une extrême attention cette dernière phase des manœuvres, vous penseriez que mon récit devient monotone. Aussi bien, je ne vous parlerai aujourd'hui ni du temps qui est exécrable, ni des combats dont les péripéties m'ont échappé, ni des impressions de Guillaume II sur les milices, qui sont, au moins en apparence, excellentes; je ne vous parlerai que du fait sensationnel, du fait capital de cette seconde journée de manœuvres: la rencontre de l'Empereur avec le général Pau.

On connaît la situation respectivement de Yuan Chi Kai, président de la République, et de Sun Yat Sen, le théoricien du mouvement révolutionnaire. Ces deux hommes nous étaient montrés en opposition acharnée. On accusait même le premier de songer à faire mettre à mort le second.

Cette tragique évocation se dressa-t-elle à cet instant entre ces deux hommes? Ni leur attitude ni leurs regards n'eussent laissé deviner; elle donnait néanmoins à cette rencontre sur le territoire du pays qui fut lui aussi si intimement mêlé au terrible drame, un caractère singulièrement émouvant.

La rencontre se produisit ce matin. Le général Pau, les manœuvres terminées, s'était rendu à la convocation du président de la Confédération helvétique, qui, selon l'usage, devait présenter toutes les missions étrangères à son hôte impérial. Quand vint le tour du général, l'Empereur fit un pas en avant et, tendant la main, lui dit: "J'ai le plus grand plaisir à faire votre connaissance, général, et je serais très heureux de vous parler plus longuement."

Le général n'était demeuré que quelques instants avec l'Empereur. On pensait qu'ils ne se reverraient plus. On avait compté sans l'esprit malicieux du président Forrer, qui se souvint qu'un terrain neutre est propice aux entrevues délicates.

Au déjeuner qui suivit, sous la vaste tente élevée auprès des cantonnements de la division bleue, le vénérable président n'avait-il pas eu l'attention flatteuse de placer le général Pau à sa gauche, tandis que Guillaume II occupait sa droite? Cette disposition offrait la valeur d'un symbole. La Suisse était assise entre les adversaires d'hier et peut-être de demain; sa neutralité les séparait... Mais la Suisse, aujourd'hui, alla plus loin... Elle fit, en s'effaçant, tomber pendant quelques instants les frontières; elle opéra un rapprochement, un rapprochement de chaises, et cela de la façon la plus inattendue, la plus plaisante et la plus fine aussi.

Comment elle s'y prit? Voici. A un moment donné, Guillaume II, que le désir de causer avec le général Pau "démangeait" visiblement, se pencha derrière le siège du président et interpella le général. Cette interpellation amena, bien entendu, une réponse, puis une nouvelle question et de nouveau une réplique. La glace étant rompue, la conversation se précisa sur un ton de cordialité parfaite, l'Empereur souriait, riait, gesticulait, écoutait; le général expliquait, s'animait, racontait des choses que l'Empereur paraissait trouver fort intéressantes.

Alors, très discrètement, avec un léger sourire dans sa barbe hirsute, M. Forrer se leva au beau milieu du repas et s'en alla, comme si de rien n'était, causer à d'autres tables. Et dès qu'il fut parti, peu à peu, l'on vit la chaise du Kaiser et celle du général se rapprocher par petits bonds; si bien qu'au bout de quelques instants elles ne formaient plus, avec le siège du président, qu'un seul et unique banc sur lequel les deux interlocuteurs voisinaient avec animation.

Ce qu'ils se dirent? Il paraît que Guillaume II tint au général les propos les plus troublants pour sa modestie de soldat et qu'ensuite il lui parla longuement des généraux français qu'il avait eu l'occasion de rencontrer, notamment du général de Lacroix.

"J'ai conservé, dit-il, le meilleur souvenir de mes très brefs entretiens avec cet éminent officier, et je vous serais reconnaissant de lui présenter mes compliments.

Il pria, enfin, le général Pau de transmettre ses hommages à M. Fallières.

l'extrême courtoisie que lui témoignait le Kaiser et qu'il apprécia chez lui le causeur brillant et solidement documenté sur tout ce qui touche à la France.

Ajouterai-je, maintenant, que le retour à Zurich s'effectua comme le départ, sous la pluie, et que l'empereur fera demain son entrée solennelle à Berne? Avez-vous que ce sont là des détails bien insignifiants après ce que je viens de vous raconter...

La Terre sera détruite par l'Eau.

Rien n'est saisissant comme une prédiction scientifique émise. Ce qui est rêvé peut séduire par son lyrisme ou surprendre par le tumulte de ses images; ce qui est science impressionne d'autant plus que celui qui l'expose le fait avec plus d'autorité et de clarté.

Or, dans une étude documentée et accessible au plus grand nombre, M. le professeur A. Berget, de l'Institut Océanographique, vient d'exposer quelle sera la fin de notre monde.

Il ne s'agit pas, comme bien l'on pense, d'une vision de métaphysicien, mais d'un problème dont la solution n'est que le résultat de déductions empruntées à la physique terrestre. M. A. Berget va même plus loin: il considère notre globe comme doté d'une vie qui lui est propre et de même que l'examen d'un malade fait connaître la cause de sa mort plus ou moins éloignée, l'étude approfondie des conditions que sont faites à notre planète fait prévoir ce que pourra être sa destinée. Et c'est le but que ce savant a poursuivi dans son ouvrage sur la "Vie et la Mort du Globe".

Tout d'abord, c'est le soleil qui "ouvre le feu"; ici pour produire la vapeur d'eau, là pour fissurer les roches. Les roches, en effet, ne sont que médiocrement conductrices de la chaleur; elles ne s'échauffent que du côté directement atteint par les rayons solaires; dès lors la dilatation n'affectant pas toute la masse rocheuse, les molécules voient leur cohésion détruite. Chaque jour la même dilatation se produit et chaque nuit amène une nouvelle contraction. A la longue, la roche se gerce et sa surface présente un aspect fissuré et crevasse.

La vapeur d'eau chaude se condensant sur les hauteurs, l'eau pénétrera dans ces fissures et s'y congèlera. La roche éclatera. Ce sera le deuxième stade de sa destruction.

Débitée en fragments, la roche tombera des sommets dans les vallées où l'eau courante la déplacera vers un niveau toujours plus bas, la divisant en parcelles ténues qui joueront, elles-mêmes, un rôle d'usure le long de leur parcours. Le chargement des matières solides arrachées aux rives agit, lui aussi, dans un sens destructeur, et les immenses alluvions qu'on trouve à l'embouchure des fleuves représentent les produits de la destruction des portions de l'écorce terrestre sur lesquelles le fleuve a précédemment coulé.

Si l'on ajoute à cela que d'énormes masses de terrain peuvent, en s'imbibant d'eau, glis-

ser dans les vallées, on arrive à supposer que le résultat érogé mais certain de cette dégradation incessante sera, au bout de nombreux siècles, l'aplanissement complet de tous les continents au bénéfice des fonds océaniques sur lesquels les matériaux de leur démolition iront s'accumuler.

La mer prend également une part active à cette destruction des continents. On connaît la force avec laquelle les vagues s'élançant à l'assaut des rivages; elle atteint 30 tonnes par mètre carré.

Si l'on ajoute que les eaux qui déferlent ainsi sans relâche roulent avec elles des galets qui sont autant de projectiles destructeurs, on ne peut que s'étonner de voir nos côtes résister si vaillamment à de pareils assauts.

Enfin, si l'on considère qu'il y a à la surface de la terre, environ 250,000 kilomètres de rivages maritimes, on voit sur quelles immenses étendues s'exerce l'action destructive de la mer.

Les géologues ont calculé que la somme de matières solides ainsi enlevées chaque année à la terre ferme et transportées à la mer représenterait environ 25 kilomètres cubes.

Si les choses se passaient normalement, il faudrait donc, dit M. Berget, quatre millions d'années pour raser les continents et les débarrasser des matériaux qui les élèvent au-dessus des mers. Cela durerait même moins longtemps, car, à mesure que se déverseraient dans l'Océan les matériaux de démolition, le niveau de la mer monterait - fatalement, diminuant le volume de la masse continentale restant à détruire. Et M. de Lapparent estime que trois millions et demi d'années seraient suffisants pour obtenir la destruction définitive du relief continental.

Sans doute, cette durée de plusieurs millions d'années nous apparaît déjà comme une des formes qu'on donne à l'Infini pour le rendre accessible à l'intelligence humaine, mais le fait que cette destruction de la Terre par l'eau est possible, même à une aussi longue échéance, mérite bien de retenir notre attention.

La tendresse humaine.

Le maire de Limoux vient d'être mis en demeure par son préfet, agissant par ordre du ministre, de faire retirer de l'Aude la Tendresse humaine.

On n'a pas oublié le concours de circonstances qui a mis la Tendresse humaine dans une position si critique. Limoux, patrie de la blanquette et de M. Dardan-Bourgeois, vivait assez heureux que l'antique Bourgogne, grâce à son vin et à son sénateur. Le vin était léger, gaillard et se coulait par cher. Le sénateur était généreux, plus généreux que le commun des sénateurs. Sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, il faisait pleuvoir sur sa ville natale une manne bienfaisante de sculptures, de tableaux et d'autres objets précieux. Parmi ses propositions qui enrichissaient Rome des dépouilles des provinces, il entraînait dans Limoux merveilleux, sur ses merveilleuses, ses compatriotes à fleur de sa ou, le crime des nobles de l'Etat et plusieurs belles pendules de la collection Chouchard.

Je te remercie, Stanislas... c'est à dire que je te remercie pour le maharajah, puisque c'est ton service qui commandait. J'ai à peine besoin, n'est-ce pas, de te recommander la plus absolue discrétion?... Et dispose de ton temps!

De quel signifiant bien nettement que son père le renvoyait. Timidement, la voix étranglée, Stanislas essaya de parler de ce qui le passionnait, lui! de ce qui aurait dû intéresser bien autrement son père, que le service d'un souverain asiatique...

Le musée de Limoux regorgeait de chefs d'œuvre; c'était un Louvre au petit pied. La ville était peuplée de statues. On en voyait sur toutes les places, au coin de chaque rue. C'était simple sans prétention, on traitait presque autant que le forum romain; que dis-je! c'est à peine si le square du Carrousel en avait davantage.

Parmi tant de splendeurs on distinguait un groupe de la "Tendresse humaine," si beau que la municipalité, lui décernant une place d'honneur, l'avait dressé sur le quai de l'Aude. Et on l'avait mis deux fois, comme le monument de la tendresse générale et de la tendresse particulière d'une illustre cité.

Il semblait que rien ne dût troubler une harmonie si parfaite. Mais les peuples sont ingrats; il vient toujours une heure où ils se lassent d'entendre appeler Aristide le Juste et Laurent le Magnifique. Cette heure vint pour M. Dardan-Bourgeois au mois de mars dernier. Il recommandait au ami aux suffrages de ses électeurs; des voix, impatientes de sa gloire, opposèrent à la candidature de l'ami celle de M. Védrines. M. Védrines recueillit un nombre immense de voix; on soutint même dans le public qu'il avait réuni la majorité. Aussi quand le résultat officiel fut connu et l'ami de M. Dardan-Bourgeois proclamé député, des désordres graves éclatèrent dans Limoux. Les émeutes se portèrent sur le quai et, ruisselant de son sang, la statue étonnée de la Tendresse humaine, la précipitèrent au fond de l'Aude.

Cela se passait le 17 mars. Depuis ce temps, beaucoup d'eau a passé sur la Tendresse humaine, les esprits ne sont calmés, mais la statue est toujours dans la vase. Il s'agit de l'en retirer, car ce n'est pas une place pour un don de l'Etat. Le sous-préfet a donc sommé la ville d'opérer le sauvetage, la menace, si elle ne l'exécute, d'y procéder lui-même aux frais des contribuables. Le Conseil municipal va se réunir afin de délibérer.

Espérons qu'il comprendra son devoir. Après tout, ce ne sera pas ruineux. Mais quel dommage que M. Dardan-Bourgeois, au lieu de la Tendresse humaine, n'ait pas envoyé la "Joconde" à Limoux! On saurait au moins où la repêcher.

CRESCENT.

"The Old Homestead" de Denman Thompson continue à attirer la foule au théâtre Crescent qui applaudit surtout la sage philosophie de Joe Whitcomb. Il est difficile de trouver un rôle mieux rendu que celui-ci. Seth Perkins et Cy Prime par leur naturel et leur comique provoquent des applaudissements continus. "The Old Homestead" sera remplacé dimanche par "Oklahoma".

ORPHEUM.

Les artistes qui jouent cette semaine à l'Orpheum sont absolument parfaits aussi y a-t-il toujours un nombre considérable de spectateurs. "Maid Mary", une comédie de Allen Miller, jouée par Mlle Sydney Shields et Bennie Schields Jr, est particulièrement applaudie; c'est l'histoire d'un célibataire qui s'endorment sous l'influence d'une drogue quelconque se réveille marié.

Lolo, la jeune indienne mystique est également remarquable et William Di Ion suscite les rires de la salle par ses chants comiques et spirituels.

Feuilleton

-DB-

L'ABELLE DE LA N. O.

Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

QUATRIÈME PARTIE

Quelques jours plus tard, le docteur Miracle...

—Où est la... procédait Gévokki d'une voix surré, comme étonné par la surprise.

la toile de caoutchouc qui divisait le laboratoire en deux parties... —Quel garde, votre laboratoire, monsieur le docteur?... —Un serviteur très dévoué... qui est toujours là... —Quand il vous attend sans doute... mais qui sera très bon si on peut le servir... —Où, simplement, comme je vous disais tout à l'heure, faire des provisions... Nous n'avons qu'à attendre: il ne saurait tarder... Et comme il arrive le laboratoire dès qu'il est levé, il pourra nous dire si le crocodylle était encore là ou non, ce matin!

planche... toujours propre, bien balayée, lavée même... —Si cela a été lavé ce matin, dit Gévokki, cela prouverait que le crocodylle était encore ici: car mon domestique, jetant de l'eau partout, se serait écrié aussitôt après sa disparition... —Il n'a pas dû laver ce matin! observa William Perkins; c'est fort probable... mais pas du tout humide... et je crois bien que... —Où, il commençait à distinguer de vagues empreintes de pas sur le très peu de poussière qui recouvrait le plancher... Et, toujours à quatre pattes, il soignait la piste, quoique bien incertaine encore... Mais il ne doutait plus, dès qu'il avait franchi le seuil du laboratoire et traversé le vestibule, lequel, étant recouvert de briques, conservait assez nettement comme de la bave, qui devait avoir été formée par des pas humides... et il avait même quelques pas de terre moite... —Et ce fut une certitude pour William Perkins, quand il arriva au terrain qui bordait la maison. Il se précipita vers l'endroit qui les avait amenés, puis se relevait en criant au coadjuteur de pousser un peu plus loin; alors vint doctor Gévokki les traces d'autres pas, ceux de ceux de leur limousine; ceux-ci étaient à peu près vides, tandis qu'il y avait la marque de pas cloqués... —Les canailles!... ça a beau...

vivre dans leur vieille religion, ça ne risait jamais sur les moyens les plus modernes... —Où est auto qu'ils sont venus là... et il n'y a pas longtemps... ça semble tout frais encore... —William Perkins était prêt de sa poche... et dessinait minutieusement les marques des pas d'auto... recueillit ensuite un peu d'huile qui était tombée de l'auto disparue... —Avec ça... et un peu de bonbon! conclut-il, c'est à dire pour peu qu'ils aient une panne, ou un pneu crevé, ils sont à moi, les cocos... et leur boîte de laque soviétique... et tout ce qu'il peut y avoir dedans!

tiens ma piste et ne la lâche plus! D'un coup d'oeil, il interrogeait Johnnie, qui répondait d'un hochement de tête qu'il n'avait rien distingué dans les alentours... —William Perkins tira un carnet de sa poche... et dessinait minutieusement les marques des pas d'auto... recueillit ensuite un peu d'huile qui était tombée de l'auto disparue... —Avec ça... et un peu de bonbon! conclut-il, c'est à dire pour peu qu'ils aient une panne, ou un pneu crevé, ils sont à moi, les cocos... et leur boîte de laque soviétique... et tout ce qu'il peut y avoir dedans!

—Mais... père... il ne va être question que de toi, aujourd'hui, dans Paris!... et je suis chargé de te dire, de la part de lord Cateley... je vais te répéter exactement les paroles du docteur Dubreuil... —Avec ça... et un peu de bonbon! conclut-il, c'est à dire pour peu qu'ils aient une panne, ou un pneu crevé, ils sont à moi, les cocos... et leur boîte de laque soviétique... et tout ce qu'il peut y avoir dedans!

n'ai plus que faire de ces mesquineries de la vie parisienne, de ces querelles médiocres, qui nous feraient presque ressembler à des médecins de Mollière... Un bel autre horizon s'ouvre devant nous: le maharajah rentre dans ses Etats, où l'attendent les plus graves problèmes politiques! Il veut m'avoir après de lui, non seulement pour défendre sa santé, pour surveiller l'existence si fragile de son adorable enfant, mais pour participer à sa puissance!... —Ta sagesse, mon père, que la science! —Et bien, petit, vois à quel cela me mène! Quel geste méprisant il avait, pour le pauvrety de son laboratoire! —C'est à mes frais que je dois travailler lui!... et dans quelle misérable proportion!... tant que là-bas, ce sont des palais qui m'attendent!... Et quel champ d'observation, si je voulais me consacrer encore uniquement à la science!... La peste, le choléra à combattre!... Il avait une belle idée, à ce moment: son âme de savant dominait le bandit, le joueur qui était en lui. Stanislas se sentit repris alors de toute son admiration pour son père: —Si c'est cela que la vie peut offrir, là-bas!